

Non, je n'ai pas dansé nue de Sylvie Sicotte

Gilles Cossette

Numéro 35, automne 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39738ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cossette, G. (1984). Compte rendu de [*Non, je n'ai pas dansé nue* de Sylvie Sicotte]. *Lettres québécoises*, (35), 35–36.



Histoires de déception

Non, je n'ai pas dansé nue

de Sylvie Sicotte

À côté, tout près, de ce que j'appelle la littérature de la misandrie, on voit maintenant apparaître, plus modérée, la littérature de la déception féminine. Je pense à des romans comme *Maryse*, de Francine Noël, *Les olives noires*, de Danielle Dubé, aux récits de Monique Proulx dans *Sans coeur et sans reproche* et à ceux de Sylvie Sicotte, poétesse dont le premier recueil de nouvelles vient de paraître, aux éditions de la Pleine lune.

Littérature plus modérée, mais encore impitoyable. Sylvie Sicotte, dans *Non, je n'ai pas dansé nue*, fait le procès des hommes. Ces nouvelles (Sauf *Quand j'suis toute seule, j'me parle* et *Deuxième dizaine*, sur l'enfance) expriment la souffrance de femmes déçues. Mariées ou célibataires, autour de la quarantaine, seules ou chefs de familles monoparentales, elles ont l'amertume éloquente. La nouvelle qui a donné son titre au recueil, par exemple, ne déparerait pas une *Anthologie de la misandrie dans la littérature québécoise*. On reconnaît les griffes de Louky Bersianik et de Jovette Marchessault dans ce mélange d'indignation bavarde, de sermons vengeurs, d'accusations outrancières:

Son matérialisme provoque toujours chez moi un dégoût moral que je surmonte en versant dans un lyrisme salvateur. Je le coupai net: Le travail se fait autant dans les coeurs que dans les ordinateurs. Pourquoi t'approprier le mot travail? J'ai la certitude que tu tuerais ton enfant si cela pouvait t'apporter la gloire, si cela pouvait justifier ton travail. (p. 56)

Et que dire de ces perles qui rappellent certains passages de *La mère des herbes* de Jovette Marchessault?

Pour la même raison, tes ancêtres ont ordonné les vestales. Pour enrayer la

vie. Pour que les petites filles ne s'habituent pas à leur véritable odeur. Pour qu'elle se dégoûtent elles-mêmes et aient toujours les lèvres arrondies en invocations phalliques. Pour qu'elles aient toujours un vide à remplir. (p. 56)

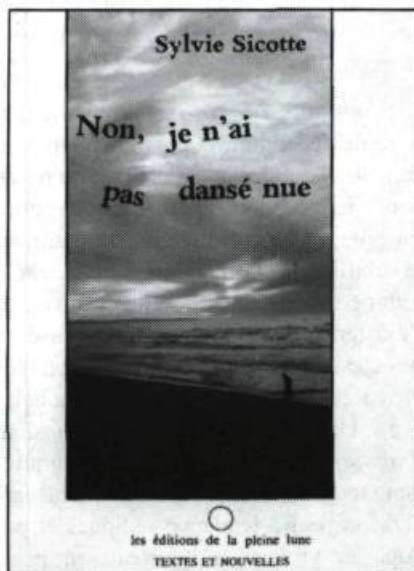
À la fin, pourtant, comme si la haine s'épuisait, ou touchait à des limites, l'héroïne revient à de meilleurs sentiments, après une méditation qui lui a procuré ce qu'elle appelle un «éblouissement».

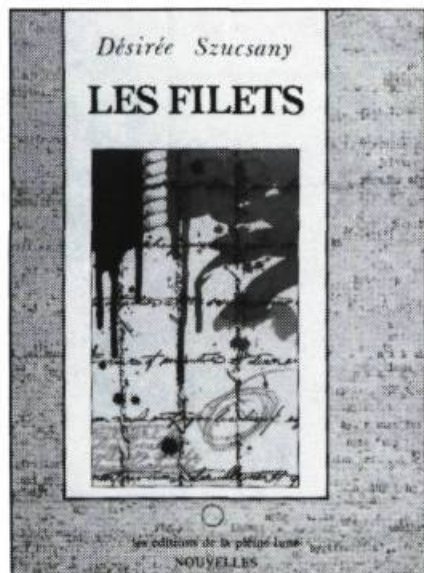
Je me fous de la paille qui est dans ton oeil parce que je vois mieux la poutre qui est dans le mien. Et ma poutre me sert à creuser au plus profond de moi. Elle m'enracine et m'unifie. (p. 59)

Quand l'amant revient, après une longue absence et malgré ses procédés cavaliers, l'héroïne l'accueille, sans faire de scène, le laisse prendre son plaisir, et son silence ressemble à celui de l'amour. «Si j'étais aveugle, j'aurais peut-être l'oreille assez fine pour entendre battre son coeur...».

L'homme, tel que vu par Sylvie Sicotte, n'est pas le Diable en personne; il est parfois présenté comme une victime, lui aussi (*Tic, tac, to*), et il arrive même qu'il soit tout bonnement aimable et aimé, comme Justin, dans *La leçon de grec*; mais en général il est brutalement et monstrueusement décevant. Il y en a long à dire sur cette déception, le sujet est immense, illimité: les soupirants, jeunes ou vieux, sont trop pressés ou trop lents, ou maniaques, ou brutaux, ou timorés, effrayés par les attentes féminines (*L'ab-solution, Le couvent ou le bordel, Non, je n'ai pas dansé nue, Mon cher Bill*); les maris sont des «morts affectifs» et manquent de maturité (*Tic, tac, to*), ou sont sexuellement débiles (*La leçon de grec*); au lit, de toute façon, les hommes ne sont jamais là au bon moment (*Cent fois sur le métier, Le couvent ou le bordel*), ou ce sont des mufles malpropres qui ne daignent pas faire de frais pour leur partenaire (*Le couvent ou le bordel*); les amants, ceux qu'on aime tendrement et depuis longtemps, sont insaisissables, désinvoltes, volages, douteux, peut-être dangereux (*Non, je n'ai pas dansé nue*); quant aux éducateurs, ils sont misogynes (*La leçon de grec*) et les intellectuels, piliers d'institutions influentes, parlent de la femme avec condescendance (*FEMME, (fam')n.f.*).

Bref, les hommes ne sont ni des anges, ni des saints, ils sont humains; trop. Une révélation, en somme. La gigantesque déception féminine que racontent les livres de Sylvie Sicotte, de Danielle Dubé, de Francine Noël, aurait-elle, par hasard, quelque chose à voir avec certaines valeurs traditionnelles véhiculées par la famille, l'école, les médias, la littérature, et en particulier cette littérature sentimentale dont se gave, paraît-il, la majorité des lectrices, et qui cultive une





Histoires de déception (suite)

Les filets

de Désirée Szucsany

Le deuxième recueil de nouvelles de Désirée Szucsany (après *La Passe*, en 1981), contient surtout, comme celui de Sylvie Sicotte, des variations sur le thème de la déception. Le lecteur en est d'ailleurs prévenu par l'épigraphe extraite des *Vingt-trois sonnets* de Louise Labé :

*Puis, quand je crois ma joie être certaine,
Et être en haut de mon désiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.*

Cette déception est celle des humains en général; des femmes, principalement, mais des hommes, aussi: dans *Après-midi sur la plage*, un militant, après des années de dévouement à une cause, perd goût à l'action, cesse de y croire. Lui qui a vécu du combat, il se trouve atteint d'une maladie contre laquelle il sait qu'il lutterait en vain, et la mort d'un autre malade, tout près, lui annonce une défaite finale. Dans *Trace*, un étudiant chargé de recherches qui serviront à rédiger la biographie d'un musicien célèbre, doit établir que le maestro et la femme avec qui il a vécu *se sont vraiment aimés*; question essentielle pour les esthètes qui admirent le maître. Le jeune homme découvre la beauté des lieux où ont vécu le musicien et sa compagne, des objets dont ils se sont servis, mais n'arrive pas à connaître la vérité sur leur liaison. Sa déception prend des proportions surprenantes.

Le masque d'agonie est aussi une histoire de déception, la plus saisissante du recueil, si habilement construite qu'on ne peut s'empêcher de la relire tout de suite, intrigué, et alors on admire la maîtrise, la subtilité de Désirée Szucsany. C'est la femme qui est déçue, dans ce texte, et l'existence de l'homme qui a causé sa peine est évoquée avec une discrétion plus efficace que les plus furieuses dénonciations. Dans *Trace*, *La Klippe*, *Le masque d'agonie*, *Les filets*, le mâle est inquiétant: fou dangereux ou banalement pervers, voyeur à tendance sadiques et pédophile, violeur et bourreau en puis-

sance. La femme, elle, est toute innocence, charité, vulnérabilité, douleur, aliénation, goût du néant ou folie débouchant sur la magie, «transparence» et mystère à la fois. Dans *La valise* une femme étrange, qui refuse de révéler son identité, attend à la gare, pendant des jours, vêtue d'un vieux manteau de fourrure et ne quittant pas des yeux une valise qui intrigue les villageois. Qui est-elle? Une malade mentale, une femme déchue, une aristocrate ruinée? Une épave, peut-être, comme l'amante, dans *Le masque d'agonie*, et, probablement, elle aussi, la victime d'un homme. Dans *La klippe* et *Les filets*, des petites filles sont exposées à la lubricité masculine. Elles sont innocentes et insouciantes, mais pour le lecteur il est évident qu'elles risquent à tout instant d'être violées, violentées. Rien ne se produit, pourtant. Le vieux pêcheur des *Filets*, seul avec la jeune Mavé, une enfant encore, est tourmentée par le désir, mais il arrive à se maîtriser; la petite marchande de fleurs, dans *La Klippe*, est sauvée à temps, soustraite au harcèlement d'un maniaque sexuel, par des hommes protecteurs, ses patrons, sans doute. Le malaise subsiste toutefois, dans ces textes, le soupçon continue à peser sur l'homme, l'inquiétude n'est pas dissipée. De l'ensemble se dégage une im-

conception insensée de l'amour et surtout une image fautive de l'homme? Dans *L'absolution*, Constance, l'ancienne religieuse violée, est d'autant plus meurtrière qu'on lui avait appris à rêver d'une «union ultime», «dans l'au-delà», avec «l'Éternel Époux». Dans *Le couvent ou le bordel* les anciennes camarades de classe qui se retrouvent, après des années, ont toutes été déçues par les hommes, mais il ressort de leurs confidences qu'une éducation aberrante les avait condamnées à la déception, ayant fait d'elles des larves inconscientes, crédules et sentimentales jusqu'à la bêtise. «On a faim tout le temps, dit l'une d'elles, pas de nourriture, mais de beauté, d'émotion, d'amour». Cette aspiration légitime, qui ne devrait pas empêcher un minimum de réalisme, est entretenue, exacerbée et pervertie, plus que jamais, par un flot de romans à l'eau de rose, de chansons mièvres et de feuilletons sirupeux que continue à absorber goulûment une masse résolue, de toute évidence, à faire fi de la réflexion féministe. Au nom du «besoin d'évasion», on s'entête à perpétuer une mentalité qui condamne les hommes à être décevants (et l'amour lui-même, à plus forte raison). Il se peut toutefois que des livres comme ce premier recueil de nouvelles de Sylvie Sicotte (et les livres de Francine Noël, de Danielle Dubé, de Monique Proulx) contribuent à faire changer cet état de chose, à répandre l'idée qu'un peu plus de réalisme et d'humour, dans ce domaine, ne ferait de tort à personne. □



Désirée Szucsany